

LECTURE POUR TOUS.

SOUVENIRS D'UNE INSTITUTRICE.

(Suite.)

Wogans-Manor, octobre 18...

Un terrible événement est arrivé ce matin. Lord Carlendon avait organisé une belle partie de chasse, et les dames, après le second déjeuner, s'étaient rendues à cheval dans la forêt. J'étais avec lady Lavinia, qui ne monte plus à cheval, et Frances, dans une petite caleche, et nous jouissions du beau spectacle qu'offraient les longues avenues, rougies par l'automne, et au milieu desquelles on voyait passer les chevaux rapides des chasseurs, les piqueurs vêtus de couleurs éclatantes, et la meute qui courait comme celle du chasseur de la ballade. L'escadron des dames, aux robes ondoyantes, passa à son tour; Augusta nous vit et nous fit un signe de la main; à côté d'elle galopait une charmante jeune fille, miss Édith Montgomery, qui maniait son cheval avec une hardiesse surprenante.

« C'est *Manfred*, le cheval noir de papa, dit Frances en suivant des yeux l'intrépide amazone. Il est bien méchant parfois, ce beau cheval !

— Et on l'a donné à miss Édith ? demanda lady Lavinia avec inquiétude.

— Oh ! maman, elle l'a voulu ; elle n'aime que les chevaux difficiles. Je le lui ai entendu dire à elle-même... »

Elle s'interrompit : un cri effrayant partait non loin de nous, et nous vîmes passer sous nos yeux, terrible et rapide comme une vision, *Manfred*, qui traînait après lui miss Édith, dont les pieds étaient embarrassés dans les rênes. Nous vîmes sa tête sanglante qui se heurtait contre les pierres du chemin. Des chasseurs poursuivaient le cheval et essayaient de le corner, mais le bruit des pas et des voix semblait lui donner des ailes. Nous le voyions voler dans une longue avenue, traînant toujours la pauvre Édith, dont les bras s'agitaient faiblement. Le comte Carlendon s'arrêta tout à coup : il mit son fusil à l'épaule, ajusta, le coup partit, et le cheval d'Édith tomba, comme si la foudre l'eût frappé. On courut vers elle, on la dégagera de ses entraves. Nous étions accourues ; lady Lavinia prit la tête de la malheureuse jeune fille sur ses genoux et s'efforça d'arrêter le sang qui coulait de ses tempes. Mais le ressort de la vie était brisé : Édith ouvrit les yeux, s'efforça de parler... et sa langue se glaça pour jamais. Elle mourut ainsi sous les yeux de son père et de son frère consternés, au milieu d'une foule d'amis qui n'avaient pu lui porter secours. Augusta qui aimait cette jeune fille, paraît très frappée d'une mort si tragique, et la bonne petite Frances ne cesse pas de pleurer.

Wogans-Manor, octobre 18...

Le corps de la pauvre Édith est parti ce matin pour le caveau de ses ancêtres, suivi d'une famille en larmes et des vieux tenanciers qui pleuraient la mort sanglante de cette belle enfant. Nous prions tous pour elle, mais quoique je susse qu'Augusta était bonne, je ne l'aurais pas crue aussi sensible. Elle paraît, depuis cette époque, plongée dans les plus sérieuses réflexions.

Décembre 18...

Quoique deux mois se soient écoulés depuis ce fatal événement, Augusta paraît toujours absorbée dans une tristesse grave, qui ne lui permet plus de prendre part aux amusements ordinaires du château. Hier, pour le

grand dîner de Noël, sa femme de chambre voulait boucler ses cheveux et y ajouter quelques nœuds ; elle refusa et jeta sur la toilette les rubans et les bijoux qu'on avait préparés, en disant d'un air à la fois triste et impérieux : « A quoi comparer ce corps qui périclite si vite ? Je l'ai engagée à se conformer aux désirs de sa mère, à ne pas se faire remarquer ; alors, faisant effort sur elle-même, elle m'a obéi.

Wogans-Manor, avril 18...

Rien de nouveau au château ; les jours se suivent dans une douce monotonie, les leçons se donnent plus ou moins bien, selon les dispositions des élèves et de la maîtresse, car nous rejetons trop souvent sur ces pauvres enfants les fautes de notre cerveau malade, de nos nerfs agités, de notre caractère mal dompté. Je reçois de fréquentes nouvelles de mes amies de France ; Léonide est heureuse, et son petit ménage prospère ; la mère Saint-Joseph m'écrit de bonnes lettres qui me font un grand bien ; Noémi paraît contente des relations que la marquise de... mon ancienne protectrice, lui a procurées. Tout va bien ; Augusta seule est toujours bien sérieuse. Lady Lavinia m'en parlait l'autre jour en me disant :

« Elle a quinze ans, son mariage est arrêté avec son cousin, Charles Carlendon, auquel sont substitués tous les biens de la ligne paternelle. Elle pourra se marier dans un an : c'est le désir de toute sa famille, et si vous seriez, Miss Julia, la préparer à ce mariage, nous serions vraiment vos obligés.

— J'essaierai, mais... »

Wogans-Manor 18...

J'ai parlé sérieusement à Augusta des projets de son père et de sa mère, après avoir longtemps attendu l'occasion, et elle m'a répondu de ce ton froid, concentré, qui peut (le caractère anglais le prouve) cacher tant d'agitations et des résolutions si passionnées :

« Je connaissais les projets de ma famille, et je m'expliquerai lorsqu'il en sera temps. Soyez tranquille, Miss Julia, votre responsabilité sera mise à couvert... »

J'ai répété ceci à lady Lavinia, qui a soupiré et dit : « C'est un caractère de fer... je la connais, elle est belle et pure, mais inflexible... Mon Dieu ! qu'arrivera-t-il de tout ceci ?... »

Octobre 18...

Les fêtes recommencent au manoir, mais Augusta se refuse à y paraître. Elle ne danse pas, elle ne fait pas de musique, elle ne monte plus à cheval, et lorsqu'elle descend au salon, au lieu des toilettes souvent un peu fastueuses qu'affectionnent les jeunes anglaises, elle revêt un costume sévère sous lequel, du reste, elle paraît plus belle. Elle est douce, aimable même, mais on dirait qu'elle ne tient plus à la terre.

Elle étudie toujours avec application, surtout le français, l'italien, et l'espagnol que j'ai appris pour le lui enseigner, et le temps qui lui reste elle le passe dans sa chambre, avec des livres de science ou de religion.

Novembre 18...

Son cousin, M. Charles Carlendon, est arrivé. Augusta l'a reçu avec une douceur froide, une cordialité tranquille, plus digne d'une grand'tante que d'une jeune fiancée, et ce soir, lorsque Frances, avec sa vivacité ordinaire, a fait l'éloge de leur jeune parent, elle lui dit en souriant (singulier sourire !) :

« Tu peux l'aimer, toi ? »